

2. – CHRISTIANISME

Le christianisme, religion de salut individuel, correspond à des changements profonds dans le mode d'existence et le régime d'appropriation ; il naît de besoins nouveaux, se développe d'abord comme puissance antagoniste, triomphe, puis se modifie par adaptation aux nouveaux rapports sociaux et à l'héritage spirituel du paganisme.

Au temps de Rome, la religion s'immobilise, intéresse toute la vie sociale, toute l'activité de l'esprit, mais les fluctuations de l'Empire romain retentissent bientôt sur le développement du christianisme, mouvement d'une prodigieuse intensité, exprimant à ses débuts les aspirations révolutionnaires des paysans galiléens [\(1MP\)](#). L'adaptation de cette religion universelle aux mille religions locales qu'elle doit remplacer, s'opère sans solution de continuité : les cultes païens se prolongent insensiblement et convergent dans un immense rassemblement de rites et de symboles : le culte de la Vierge mère, qui vient de l'Orient, les fêtes païennes célébrant le soleil, comme la Noël, sont maintenues ou légèrement décalées; on leur trouve peu à peu une autre explication; les prédications pauliniennes [\(2RD\)](#), la philosophie de Philon d'Alexandrie [\(3RD\)](#), s'intègrent sans difficulté dans le grand courant de pensée et de croyance catholique. Le culte impérial de la Rome triomphante a d'ailleurs bien préparé le terrain. Au temps de sa puissance, c'est en effet par le lien religieux que s'exprime la solidarité économique des différentes parties de l'Empire : « *Chacun vit joyeux sur ses collines, élève la vigne grim pant aux arbres et puis remplit gaiement sa coupe et chante César comme un dieu, lui adresse ses prières ferventes, lui voue des libations, et honore parmi les Lares la divinité de l'Empereur* » [\(4MP\)](#). « *L'univers tout entier révère en lui l'auteur des fruits qui y poussent, le maître des saisons, le dominateur souverain des mers* » [\(5MP\)](#).

En fait l'empereur est considéré comme un véritable dieu et la notion de religion universelle, « *catholique* » naît de la splendeur de l'empire.

Mais cet ordre social apparemment inébranlable écrase, en réalité des masses innombrables. Une religion de masses, une religion révolutionnaire, égalitaire, se développe, Elle se nourrit des besoins sociaux des classes opprimées et des images, des interprétations, des fabulations fournies par l'époque. Comme l'ère du monothéisme est définitivement installée sur une économie nouvelle, il y a bientôt lutte entre les deux divinités : l'Empereur et Jésus. Il faut choisir. La légende du Christ incarnant le vrai Dieu a pour elle une poussée instinctive des masses aspirant à une amélioration de leur sort. On leur promet d'ailleurs une transformation radicale « *La fin de toutes choses est proche* », dit l'épître attribuée à saint Pierre. « *Petits enfants, c'est la dernière heure* », disent les épîtres attribuées à saint Jean et le plus ancien des écrits du Nouveau Testament, l'Apocalypse, traduit avec exaltation l'attente de la « *Parousie* » [\(6RD\)](#). On saisit sans peine le lien logique qui donnera au christianisme son caractère le plus dangereux par la suite : puisque la fin du monde est proche ; puisque « *la crise qui dénouera tout est imminente, à quoi bon tenter par soi-même un effort quelconque de libération?* » « *Esclaves, soyez soumis à vos maîtres en toute crainte, non seulement aux bons et modérés mais même aux méchants... Que chacun demeure dans la condition où il a été appelé : as-tu été appelé esclave? Ne t'en soucie ! Quand même tu pourrais recouvrer ta liberté, garde plutôt la servitude* » .

Au contraire, l'idée de l'Empereur-Dieu n'a pas le même substratum, son sort est lié à celui de l'Empire. Et l'Empire se décompose bientôt.

Mais le christianisme triomphant est adopté par le pouvoir temporel. Avec Constantin (306.337) il devient religion officielle. Cette fois, ce ne sont plus les chrétiens qu'on persécute, ce sont les païens. On, détruit leurs temples, on interdit les sacrifices, on les oblige à adopter la religion nouvelle. Des solidarités d'intérêt se créent entre l'armature ecclésiastique et l'armature impériale, si bien que lorsque les barbares païens se ruent sur l'Empire et l'envahissent, une sorte de transfert des pouvoirs s'opère insensiblement : les fonctionnaires romains cèdent le pas aux clercs et aux évêques (6MP). Une certaine hiérarchie s'institue d'ailleurs entre ceux-ci : l'évêque de Rome, bénéficiant du prestige de l'Ancien Empire décomposé gagne en autorité sur les autres évêques de la chrétienté. La papauté, s'organise. Elle est encouragée dans cette voie par sa fonction de force policière à laquelle elle s'applique bientôt : les rois victorieux s'allient aux évêques. Les Wisigoths en Espagne, les Francs en Gaule installent leur autorité sur la puissance de l'Eglise. Pépin le Bref est oint à Saint-Denis et paie son salaire en fondant, contre les Lombards, le pouvoir temporel des papes. Non seulement comme force spirituelle mais désormais comme puissance matérielle, l'Eglise s'avance au premier plan de l'histoire. Par les conquêtes à main armée, par l'héritage, les acquisitions, l'entrée des seigneurs dans le clergé, les donations habilement suggérées, sa richesse mobilière, son domaine foncier, s'accroissent considérablement (7MP). Quant au contenu des croyances, il a fort peu varié depuis les primitifs (8MP). La magie se donne encore libre cours. « Dans une ville où passe saint Amand, l'évêque fait conserver l'eau où le saint s'est lavé les mains, elle rend la vue aux aveugles ». L'aversion des premiers chrétiens pour le sang versé fait place à une fureur de massacre, dont l'Eglise triomphante garde la flétrissure ineffaçable « *Quand Phocas (9RD) entré vainqueur à Constantinople (602) eut massacré l'empereur et sa famille, le pape Grégoire le Grand (10RD) écrivit au meurtrier pour le féliciter « Gloire à Dieu qui règne au haut des cieux . »*

Ce même Grégoire ne se lasse pas de répéter « *qu'il suffit d'être hérétique pour être criminel* ». Nos évêques modernes atténuent à peine la formule.

Même les initiatives portées par une légende bienveillante à l'actif de l'Eglise, comme « *la trêve de Dieu* » trouvent leur explication dans les circonstances plus que dans le désintéressement spontané : les guerres de seigneurs à seigneurs portaient la déprédation sur les terres d'Eglise mal défendues par leurs propriétaires. Pour des raisons prosaïques et toutes matérielles, on fit donc intervenir la volonté divine afin de suspendre temporairement l'humeur belliqueuse des féodaux. En résumé, par un concours de facteurs à la fois sociologiques et historiques, l'Eglise catholique se trouve être au début du Moyen-âge, une formidable puissance de coercition spirituelle en même temps qu'une force économique (11MP) jouant un rôle de premier plan dans toute l'Europe occidentale et méridionale.

Quant à l'esprit humain, il est encore fortement imprégné de mysticisme, il mêle indistinctement le subjectif et l'objectif, le désiré et le réel, il confond les objets et leurs représentations, les choses et les signes. Les exigences intellectuelles de l'effort critique naissant apparaissent cependant, en dépit du conformisme général, mais elles sont violemment comprimées par une société qui se stabilise pendant de longs siècles et dont les « *élites* », les théologiens et philosophes en soutane, passent leur temps à des discussions interminables sur la « *substance de l'être* » ou l'interprétation des œuvres d'Aristote.

A partir de ce moment, le rôle de la religion apparaît bien, aux yeux de l'individu, comme un « *ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de ses facultés* » (12MP).

Notes :

(1MP) Kreglinger, p. 162 : « *Ce fut l'accomplissement de l'espérance nationale d'Israël.* » Cf. A. Loisy : *Mystères païens et Mystère chrétien.*

(2RD) : les prédications de l'apôtre Paul

(3RD), Philon d'Alexandrie : philosophe et notable de la communauté israélite d'Alexandrie. En 39-40, il fut envoyé par ses coreligionnaires auprès de Caligula à la tête d'une délégation ; il s'agissait d'intervenir auprès de ce dernier sur la question de la présence des effigies impériales dans les synagogues et de négocier un statut politique pour les Juifs au sein de l'Empire. Sa philosophie s'inscrit dans la tradition d'une philosophie qui commença à se développer dans le climat social de décadence de l'Empire romain, jusqu'à produire un empereur lui-même stoïcien, Marc Aurèle : que le sage apprenne aux hommes à renoncer à leurs désirs, plutôt qu'à se révolter contre l'ordre du monde. Philon insiste sur le devoir de prévoyance et de solidarité du gouvernant vis-à-vis des gouvernés.

(4MP) Horace, Odes, IV, 5, 25-35.

(5MP) Virgile, Géorgiques, 1, 24.

(6RD) On employait ce mot pour la visite officielle d'un haut personnage, d'un grand Roi, il signifie venue, présence. Dans l'eschatologie chrétienne (le terme d'eschatologie signifiant « *ces temps qui sont les derniers* », il s'agit du retour du Christ en gloire pour le jugement dernier.

(4MP) A Dide : *La fin des religions*, .p. 230.

(5MP) A. Dide, pp. 134-135.

Additif RD :

Auguste Scipion Dide, membre de la commission de publication des documents relatifs à l'histoire de l'Instruction publique. On lui doit : Jules Barni, sa vie et ses oeuvres, 1892 / Hérétiques et révolutionnaires, 1886/ La légende chrétienne, 1912/J-J. Rousseau : le protestantisme et la Révolution française, 1910/ La séparation de l'Église et de l'État : discours prononcé le 18 septembre, au Convent maçonnique, 1896/ La Fin des religions, 1902/ Michel Servet et Calvin, 1907/ Histoire de la Révolution française dans le département du Gard,/ 1907, préf. Extrait du « *Dictionnaire des Parlementaires français* », Robert et Cougny (1889)

DIDE (AUGUSTE-SCIPION), sénateur, né à Vézenobres (Gard) le 4 avril 1839, vint faire son droit à Paris, et émit dans les petits journaux de la rive gauche des opinions républicaines, qui lui valurent quelques semaines d'emprisonnement à Nîmes après l'attentat d'Orsini (janvier 1858). Il alla se fixer à Nice, et envoya au National de Bruxelles des correspondances assez hostiles au gouvernement impérial, pour celui-ci demandât son expulsion au gouvernement sarde. Reconduit militairement à la frontière suisse, M. Dide se rendit à Genève, suivit les cours de la faculté de théologie protestante, et alla se faire recevoir pasteur à la Faculté de Strasbourg, avec une thèse assez hardie sur la Conversion de Saint-Paul, thèse dans laquelle il niait tous les miracles. De retour à Paris, il dirigea le journal le Protestant libéral, et fut nommé pasteur en 1868 par la fraction libérale dirigée par M. Athanase Coquerel. Au synode de 1872, il réclama sans succès la séparation immédiate des Eglises et de l'Etat;

il collabora à la Revue du protestantisme, au Bien public, au XIXe Siècle, et entra dans la vie politique, le 25 janvier 1885, ayant été élu sénateur du Gard, le 3e de la liste, avec 554 voix sur 824 votants, Au Sénat, il fit partie du petit groupe de l'extrême gauche, parla (avril 1885) sur la loi de réforme électorale, intervint dans la discussion de la loi d'organisation de l'enseignement primaire en faveur de la laïcisation, et insista en vain pour que la nomination des instituteurs fût enlevée aux préfets et rendue aux recteurs. Il s'est prononcé contre l'expulsion des princes (juin 1886). En dernier lieu, il a voté pour le rétablissement du scrutin d'arrondissement, pour le projet de loi Lisbonne restrictif de la liberté de la presse; il était absent par congé lors de la discussion sur la procédure à suivre devant le Sénat pour juger les attentats contre la sûreté de l'Etat (affaire du général Boulanger).

(6MP) Les plus beaux équipages à Rome sont ceux des cardinaux.

(7MP) Cf. F. Sartiaux : Foi et Science au Moyen Age.

Additif : RD Archéologue chargé de missions littéraires et scientifiques en Grèce et en Asie Mineure dans les années 1913-1920.

(8MP) La croyance à la dualité « *âme-corps* » résulte de la division du travail : il y a une dualité dans les choses « *entre les esclaves occupés au travail physique et observant la nature et les maîtres qui philosophent sans la connaître* » Cf. Mach : La connaissance et l'erreur, p. 38.

Additif RD : Ernst Mach : physicien et militant du parti social-démocrate, né à Brno, actuellement République Tchèque. Dans les années qui ont suivi la révolution manquée de 1905 contre le régime du Tzar, l'intelligentsia d'Europe centrale se replia sur un retour à Kant, le néo-criticisme. Lénine en exil écrit un ouvrage intitulé « *Matérialisme et Empirio-criticisme* », dans lequel il décortique dans le détail ce retour au mode de pensée métaphysique, en particulier il met en cause les principes philosophiques de la pensée du physicien Mach, comme une forme de l'idéalisme moderne, donc une régression sur le terrain de la pensée.

(9RD) Nous sommes à la fin de l'empire byzantin, Phocas est un centurion proclamé empereur par l'armée ; il ne sut répondre à la crise de l'Empire que par la terreur et favorisa de ce fait l'invasion des Perses par la Cappadoce, des Slaves et des Avars par le Danube.

(10RD) Grégoire 1er, dit le Grand (né vers 540, mort le 12 mars 604), dans le climat de décomposition de l'Empire romain d'Occident, a construit le pouvoir temporel de l'Eglise catholique et a codifié les rapports entre l'institution cléricale et le pouvoir civil. Bien que sa trace dans l'histoire vienne après la période de la philosophie patristique, il est considéré par les catholiques, avec Ambroise, Jérôme et Augustin, comme un des « *quatre* » docteurs de l'Eglise latine.

(11MP) Constantin Pecqueur évalue en 1840 les biens du clergé espagnol au quart des terres. Le revenu par tête pour chaque membre du clergé est évalué à : 11 .000 fr. en Angleterre; 5.500 francs en Ecosse; 19.000 fr. en Irlande.

La Bourse de Moscou était la propriété d'un couvent.

(12MP) Salomon Reinach, Orphus, p. 4, 1909, Paris.

